

Christiane CHAULET ACHOUR
Université de Cergy-Pontoise

Un roman d'alerte : 1962 en 1922. *Berbéropolis...* de Victor Trenga. L'Algérie berbère

En Algérie, la guerre des civilisations a donné naissance à un monstre : c'est ce que prédit dans son roman, véritable hapax dans le roman colonial français, *Berbéropolis – Tableaux de la vie nord-africaine en l'an quarante de la République berbère*, imprimé à Alger en 1922 – Victor Trenga qui projette cette république en 1962¹ !...

Le péril berbère menace l'avenir de l'Algérie car le peuple berbère, profitant de l'aveuglement naïf des thuriféraires de la colonisation, « les Français – incorrigibles idéalistes », a renversé une domination bénéfique pour établir un pouvoir écrasant, contre donc « le génie français » et, au-delà, « la civilisation occidentale ». Nous sommes au cœur d'un récit « des guerres futures, qui désigne un adversaire et qui imagine une confrontation radicale et définitive », comme le propose l'argumentaire du colloque. Victor Trenga y accumule tous les excès que la peur de l'avenir suscite dans son esprit. Il prévient dans son introduction :

Nous sommes perdus si nous ne savons pas réagir à temps. Le nord de l'Afrique nous échappera si nous continuons à travailler ici, non plus pour le roi de Prusse, ou même pour les Anglais et les Américains, mais

¹ Sans la diligence de mon amie Afifa Bererhi qui a emprunté ce roman introuvable à la Bibliothèque du Centre des Glycines à Alger, je n'aurais pu faire cette étude. Qu'elle soit vivement remerciée.

pour l'avènement d'une démocratie berbère que nous avons aidé, par nos fautes grossières, à faire naître de toutes pièces !

Mélange de fiction narrative et de pamphlet (car *Berberopolis* est un véritable jeu de pistes, un roman à clefs même si la première phrase de l'ouvrage le nie) : ce médecin alerte contre la montée du nationalisme berbère, branche spécifique d'un nationalisme musulman qui menace la domination éclairée de la France, car « il semble que des lois historiques inéluctables destinent tous les pays du nord de l'Afrique à retourner aux Musulmans, héritiers directs de la puissance orientale opposée, dans son essence, dans son idéal comme dans ses méthodes, à la civilisation de l'Occident ».

Il est intéressant, même si ce roman ne fut pas un best-seller, d'y revenir puisqu'il imagine la fin de la colonisation, dix ans avant les fastueuses fêtes du Centenaire de l'Algérie française et quarante ans avant l'indépendance de l'Algérie, à la date même de cette indépendance.

Ce roman est aussi une pièce de musée à découvrir avec des arguments profondément ancrés dans un certain discours idéologique de l'Altérité comme nocivité.

Qui est Victor Trenga ?

Il y a peu d'informations précises personnelles le concernant. On sait, en le lisant, que Trenga est médecin en colonie, Français d'Algérie et auteur. Il collabore comme journaliste au *Praticien du nord de l'Afrique* et à *La Revue nord-africaine illustrée*.

Il se distingue par une première publication particulièrement raciste, *Sur les Psychoses chez les Juifs d'Algérie*, sa thèse de doctorat soutenue à Montpellier, en 1902. Les énoncés antisémites du roman que nous allons étudier sont « soft » à côté de cette « démonstration scientifique ». En 1913, il édite, *L'Âme arabo-berbère : étude sociologique sur la société musulmane nord-africaine*, (Homar)² ; en 1927, *Essai sur les Juifs berbères* ; et en 1937, en collaboration avec Albert Maitrot de la Motte Capron³, *Un correspondant de révolution. Journal d'un Israélite de Fès (Jacob Niddam), 1908-1909-1910*.

C'est donc au début de sa carrière d'essayiste qu'il publie, en 1922, *Berberopolis. Tableaux de la vie nord-africaine en l'an 40 de la République berbère*, à Alger.

Il n'y a pas vraiment d'étude un peu détaillée de ce roman. Il est cité dans différentes sommes sur la littérature coloniale algérienne

² Disponible dans une Bouquinerie près de Rouen, le site donne le sommaire du livre : But et plan de ce livre - Orient contre Occident - Les Latins et les suggestions de l'Orientalisme : Le rôle des Sémites dans la culture européenne - L'agonie de l'Islam intégral - L'Algérie de chromo. Ebauche de l'Islam algérien : Islam moderniste ou Islam conservateur ? - L'Europe usurpatrice - La loi d'Allah accommodée à la française - Les Musulmans et l'idée de patrie - L'Afrique, asile des religions - Pourquoi parler si souvent du Qoran ? - La langue arabe est une clef - L'évolution de l'Islam algérien - Le féminisme, tel qu'il est conçu par l'élite néo-musulmane - La presse indigène en Algérie - La lettre de l'Empereur. Psychologie du Musulman de culture française.

³ Officier militaire, auteur d'ouvrages littéraires et documentaires sur l'Algérie, publiés par des sociétés savantes algériennes. Né à Saint-Cyr-L'École en 1875 et mort à Saint-Quentin en 1943.

par Peter Dunwoodie, dans *Writing French Algeria*, en 1998 ; par Joseph Grivel, dans *La préhistoire chabutée : Glozel (1924-1941)*, en 2004) ; par Seth Graebner, dans *History's Place: Nostalgia and the City in French Algerian Literature*, en 2007. Plus récemment par Jean-Robert Henry : nous citerons le passage de son étude. Le roman de V. Trenga est plus mentionné comme une curiosité que véritablement étudié.

Au vu de sa bibliographie et du sommaire de l'essai de 1913 qui n'a sans doute pas eu le succès qu'il espérait, il a pu concevoir le projet d'une fiction, espérant toucher plus de lecteurs par la fiction que par l'essai. Ce n'est évidemment qu'une hypothèse mais le contenu de toutes les parties du sommaire se retrouve intégré dans la fiction.

Berbéropolis, un roman colonial, un roman d'anticipation ?

Dans son étude récente, parue il y a quelques mois, Jean-Robert Henry synthétise les recherches qu'il mène sur la question du roman colonial depuis 1972 et il fait mention un peu plus longuement de Victor Trenga. Mais, tout d'abord, les caractéristiques qu'il donne du roman colonial sont applicables, en grande partie du moins, à notre roman⁴.

Il souligne en ouverture combien le roman social et réaliste est utile aux historiens car il raconte « l'histoire des individus dans une trame collective » et, de ce fait, informe sur les acteurs sociaux d'une période. C'est particulièrement vrai pour le roman colonial algérien qui est « un roman d'explication » : c'est le but principal des auteurs. Ils pensent être en mesure de livrer de vrais regards sur les questions de la colonie dont ils sont partie prenante. Le plus souvent, ils s'adressent à « cet allocutaire mythique qu'était la métropole ».

Du point de vue romanesque et esthétique, on peut avancer que ce sont des romans ratés : intrigue peu recherchée et filiforme, personnages-types et non fouillés psychologiquement, descriptions convenues ; souvent le niveau discursif prend le pas sur le niveau narratif, avec un certain nombre d'incohérences dans la construction du discours. Comme les auteurs illustrent une thèse, ils encadrent leurs romans de préfaces et avertissements. De ce fait, ils sont souvent « ennuyeux » car le paratexte mange le texte.

Ces romans développent un rapport personnel et social à la terre algérienne, objet même de la colonisation. « Ils figurent les conflits et rapports sociaux autour de la terre ». Il y a donc, dans leur texture une forte accentuation du conflit entre identité (française, occidentale) et altérité (l'Autre, l'Arabe, le Berbère, le Musulman, etc.). On est bien là au centre même du conflit colonial que l'on peut énoncer par ces questions : à qui appartient la terre ? Aux premiers occupants ou à ceux qui la fructifient ? Qui doit diriger, gouverner ? Les indolents faussement actifs ou les pionniers industriels ?

⁴ Henry, Jean-Robert. *Le roman de la lutte pour la terre en Algérie* In : *Propriété et société en Algérie contemporaine. Quelles approches ?* [en ligne]. Aix-en-Provence, 2017.

Pour le roman colonial, la réponse est claire. Le romancier est là pour alerter sur les dérives qui peuvent conduire à la perte.

C'est dans une sous-partie de son article, « la lutte pour la terre, lieu crucial du conflit colonial » que J.-R. Henry cite Victor Trenga. Après avoir évoqué la montée du nationalisme, il écrit :

La réalité rejoint ainsi les fantasmes de certains romans d'anticipation qui imaginent dès les années vingt la fin du temps colonial. Le plus étonnant est *Berbéropolis ou l'an quarante de la république berbère*, par Victor Trenga (1922), qui campe à l'horizon 1962 une Berbérie indépendante, dans laquelle un village de colons a été conservé à titre de curiosité, comme les « villages nègres » des expositions coloniales. Sur un ton parodique, c'est en fait un roman d'alerte contre la montée du nationalisme berbère "musulman" qui menace la prépondérance française. L'avenir postcolonial de l'Algérie fournit aussi à Robert Randau la thématique d'un autre roman d'anticipation (*L'œil du monde*, 1927)⁵.

Les romans d'anticipation en Algérie seraient donc au nombre de deux. Le village des colons est une des curiosités du roman mais ce n'est pas un point central. Pourquoi cette charge de V. Trenga contre les Berbères, dans le contexte algérien de la création puis de la pérennisation du « Mythe kabyle » ? Cette pièce du dossier est à étudier, conjointement à l'aspect « nationalisme musulman ». Ce qui a retenu l'attention des historiens de la littérature coloniale algérienne est plus le titre et la coïncidence des dates – étonnante il est vrai ! – d'imaginer 1962 en 1922. Le roman est si ennuyeux que je me retrouve une des premières, peut-être, à m'y plonger et à persévérer jusqu'à la dernière ligne !

Berbéropolis est-il un récit d'anticipation ? Oui, dans la partie fictionnelle de sept chapitres, c'est-à-dire sur un peu plus de 170 pages du roman qui en comprend environ 250. Nous reviendrons sur le paratexte envahissant que l'auteur s'est réservé en ouverture de son ouvrage et dans le prologue du roman. Ce qu'il veut, c'est amplifier les dysfonctionnements du monde réel tel qu'il le voit et le vit, en les projetant dans l'avenir pour inquiéter ses contemporains. A ce titre, il s'adresse peut-être moins à la métropole qu'aux ressortissants de la colonie de peuplement, les « vrais » Français comme lui, ses véritables allocutaires. Victor Trenga fait bien le procès du présent et de ses dérives. Il reste dans un futur proche puisque quarante années seulement sépare le temps de l'auteur du temps qu'il prophétise. L'auteur nous installe dans une dystopie, au sens de contre-utopie, une société dont le fonctionnement est néfaste pour les contemporains auxquels il s'adresse. Avec Victor Trenga, on est loin de Jules Verne, de George Orwell, Aldous Huxley, Ray Bradbury ou Stephen King... Le récit d'anticipation doit sa réussite à sa crédibilité. V. Trenga emprunte nombre de traits à sa propre réalité vécue mais avec une telle surcharge dans les techniques utilisées qu'il a raté son objectif.

⁵ Le roman de Robert Randau, administrateur colonial et écrivain beaucoup plus intéressant que Victor Trenga, est introuvable. Né et mort à Alger, 1873-1950, il a une expérience coloniale qui dépasse l'Algérie, en Afrique sub-saharienne. Il fut un des fondateurs de l'Algérianisme et ami d'Isabelle Eberhardt.

Une hypothétique Berbérie sans les Français et sans les Arabes ?

Avant d'entrer dans le vif de la fiction, l'auteur assène à son lecteur une quarantaine de pages de mise en condition avec un avertissement de deux pages, une préface signée « l'esprit de Fromentin (Eugène) » d'une huitaine de pages et une introduction signée : « Dr. V. T., Alger, le 1^{er} avril 1922 » d'une trentaine de pages. Ce qui semble vouloir être une mise en appétit tourne vite à l'indigestion : à trop vouloir asséner ses convictions à son lecteur, l'auteur prend le risque de le fatiguer !

Avertissement⁶

La première phrase est savoureuse lorsqu'on découvre ensuite la série des personnes citées et des personnages créés qui réfèrent tous à du connu : « Ce livre n'est pas – comme on pourrait s'y attendre – un roman à clefs ». Et à l'appui de son affirmation, il fait déjà entrer en scène ses personnages inventés : Lounès, Si Ouenniche, l'avocat-politicien Nouredine Badrelboudour, le député Bouillant-Roturier et son Kamarade Blagoski ; puis le sympathique docteur Job Bouchacourt (vieux patronyme français) et sa fille, Félicité. Il n'a rien copié du réel, précise-t-il, ils sont sortis « tout armés » de son cerveau ! Outre les noms algériens très usités, il donne le nom de la princesse Badrelboudour des *Mille et une nuits* à un personnage. Le député renvoie à Vaillant-Couturier et camarade s'écrit avec un K pour faire plus russe que russe ! V. Trenga ne peut rater un des grands orateurs du Congrès de Tours et un des fondateurs du Parti Communiste français.

Préface⁷

Ici, l'auteur se lance dans une forgerie qu'il ne masque pas évidemment, au nom de l'esprit d'Eugène Fromentin (1820-1876) qui s'interroge sur le pourquoi de cette demande de préface à lui qui n'a jamais vu l'ombre d'un Berbère en Algérie :

Je vous avouerai franchement, tout d'abord, qu'au temps où, du Sahel au Sahara, j'errais à travers l'Algérie peignant, écrivant et rêvant, j'ai souvent entendu parler de Maures, d'Arabes, de Bédouins, de Juifs et de Turcs même ; mais jamais de Berbères. Ces intéressants bipèdes n'étaient pas encore à la mode, à mon époque, pas plus en littérature qu'en politique ou en peinture.

Néanmoins, il félicite l'auteur de son apport « anthropologique » et lui conseille d'envoyer son livre à Pierre Loti (1850-1923) car lui aussi « pendant tout le temps qu'il roula sa bosse à travers le Moghreb, ne semble pas avoir aperçu la queue du moindre Berbère ». Le choix donc de lui comme préfacier le laisse perplexe et il donne une liste de personnalités qui auraient mieux fait le travail : Prévost-Paradol, Charles X, l'émir Abdelkader, le père Bugeaud, Albin Rozet, le père Dupanloup (une note de l'auteur signale que Fromentin a dû le confondre avec Mgr. Dupuch), Napoléon le petit et le Cardinal Lavigerie ; pour finir par

⁶ P. 7-8.

⁷ P. 9-17.

« l'omniscient, l'omnicompétent M. Célestin Jonnart », patronyme de Charles Jonnart que, comme Albin Rozet, Victor Trenga a dans le collimateur.

Fromentin finit par comprendre que si l'auteur l'a sollicité c'est qu'il a été un peintre et un écrivain authentique de la « lumineuse terre africaine » et que ses toiles et écrits sont autre chose que les oripeaux de faux-semblants et d'orientalisme de bazar. Son nom est un véritable antidote contre « tant de gendelettres mâles ou femelles ». Lui qui n'a peint que des Arabes, a su montrer ces « races demeurées farouchement et jalousement barbares dans un pays aux aspects millénaires immuables ».

Fromentin doit démolir « une mixture exotique frelatée » et comprend le message que l'auteur veut qu'il passe : « Les Français ont gâché l'Algérie – la vraie – en la livrant aux businessmen américains ». En civilisant les Berbères, c'est-à-dire en voulant les rendre semblables aux Français, on leur a monté la tête et ils se croient désormais supérieurs aux Français.

Introduction⁸

Elle met en exergue une citation de Prévost-Paradol qui dit, en substance, qu'il faut se battre pour le maintien de la grandeur de la France.

L'auteur entre plus explicitement dans l'exposé de son projet : instruire en amusant. Ce dont il veut parler est complexe et grave : montrer que les Français, par idéalisme, ont voulu faire des « indigènes de l'Afrique du Nord » des spécimens plus vrais que nature et leur ont livré l'Algérie dont ils sont bien « les premiers possesseurs » mais qu'ils n'ont pas su faire fructifier, mettre en valeur.

Il adopte le ton de la satire et de l'amertume pour décrire cette tragi-comédie qui font que, si l'on ne fait rien, les vainqueurs d'hier seront les vaincus de demain. Il écrit en sa qualité de « Français d'Algérie », pour le maintien de la France et de la civilisation occidentale. Il est sûr que « les vrais Français de ce pays » partagent ses idées.

Son argument de base, sur lequel il revient à plusieurs reprises dans son paratexte et dans sa fiction est « la loi du nombre » : il y a trop peu de Français et trop de Berbères. Les Français ne sont qu'une « gouttelette d'eau dans un océan islamique ». Et sans le nommer, il attaque une première fois Lyautey ce « fervent » d'un « islam intégral ».

Du haut en bas de l'administration coloniale, c'est un personnel pressé et peu convaincu. Tout le monde se ligue contre les colons de moins en moins nombreux. Les indigènes rachètent « des domaines mis en valeur par des générations de pionniers ». Les vrais colons ont rêvé d'une « France africaine ». L'erreur a été de poursuivre conjointement la double assimilation : la bonne, celle de la terre ; la mauvaise, matérielle et morale, celle des indigènes. Le gouvernement a entravé la colonisation de peuplement en Algérie et l'a carrément stoppée en Tunisie et au Maroc :

En présence de faits aussi graves – aussi troublants – est-il ridicule et fou d'envisager, à plus ou moins brève échéance, la dépossession totale des Français au profit des Berbères qui se considèrent avec fierté – et non

⁸ P. 19-38.

sans quelque raison – comme les autochtones, les légitimes et millénaires possesseurs du sol africain ? N'est-il pas permis – ne serait-ce que pour essayer de la rendre irréalisable – d'envisager l'hypothèse d'une terre africaine redevenue totalement berbère, rendue, toute entière, de gré, ou de force, aux descendants de ses primitifs occupants ?

Les Berbères font partie des peuples islamiques mais ils n'ont pas « la vraie âme orientale », ils sont à opposer aux « Arabes de souche pure ». Passe encore si on les avait occidentalisés totalement, ce qui aurait permis de les digérer entièrement. Mais on leur a laissé l'islam et même, on a renforcé l'arabisation et l'islamisation de l'Afrique du Nord. Des nations européennes qui connaissent l'islam, il ne reconnaît que la France et l'Allemagne et n'a pas de dérision assez dure pour l'Italie, l'Espagne et l'Angleterre.

En renforçant partout les nationalismes musulmans on a favorisé la germination du nationalisme berbère. Il faut tout mettre en œuvre pour détourner ce sort funeste, c'est-à-dire, laisser aux Français la première place.

Ce n'est qu'à la p. 39 que le roman commence véritablement après cette préparation musclée du lecteur. Elle est nécessaire pour comprendre le prologue qui ne se situe pas en 1962 mais en 1922.

BERBÉROPOLIS

Prologue

Aux rendez-vous des allumeurs de gaz

Dès ce prologue et dans toute la fiction, V. Trenga s'en donne à cœur joie pour ridiculiser tous les acteurs qu'il met en scène. Pour montrer que le danger est présent en 1922 et qu'il menace l'avenir, il place le lecteur dans un meeting syndical qui se tient au café maure d'Aït Moussa dit Pépère, orchestré par la CGT. Le narrateur explique que le prolétariat français a réussi ce que personne n'avait réussi : mettre en place « une puissante fédération de tous les travailleurs musulmans, citadins et terriens, des trois départements d'Algérie ». Sa charge est violente contre le syndicalisme et le communisme. Il s'en prend aussi aux instances de la colonie, Jonnart en particulier : la greffe d'idées françaises sur des indigènes non préparés est une catastrophe.

Il fait une description très dysphorique des différents corps de métier dans le café puis passe au secrétariat du syndicat des Allumeurs de réverbères : le camarade Hassan Kartobi, puis l'assesseur Mohammed Topdji puis le secrétaire Youb ben Younès, un mozabite. Les portraits sont d'un racisme consommé. Il se moque des différentes prononciations du français. L'objet du meeting est de soutenir la candidature aux élections législatives du citoyen Heurtechose du Parti socialiste.

La prise de parole de Lounès, chargé de convaincre ses coreligionnaires, condense tout ce que V. Trenga pense de l'assimilation par l'école. Une intelligence précoce mal utilisée à l'accent auvergnat (car son instituteur était auvergnat) ; un esprit frondeur qui le fait révoquer en tant qu'instituteur primaire des écoles indigènes de Kabylie, un aigri revancharde : « Combien en avons-nous fabriqué de ces primaires, avec nos imparfaites machines à bourrer les crânes des petits Berbères ? »

Il donne les grands moments de son discours contre les crimes coloniaux et note qu'il appelle « ses malheureux frères en islam », « camarades ». Il a le soutien d'un « quarteron de députés communistes en tournée de propagande qui venaient, dans la colonie, semer à pleines mains le bon grain soviétique ». Les métropolitains savent le travail et les juifs aussi. Le contre-orateur est un « négro » et il ne fait pas le poids pour défendre la France.

Le soutien à Heurtechose est acquis, Lounès quitte la réunion pour aller en haut de la Casbah dont la montée permet une description de rues et d'habitations dégoûtantes pour des dégénérés. Il se moque du nom des rues : « une bouillabaisse où se mêlaient les noms de trente siècles d'hallucinante épopée africaine ! » Lounès, cette fois, rencontre des notables musulmans et leur annonce la bonne nouvelle ; auparavant il a vu le conseiller Baillant-Roturier. Ces notables et commerçants veulent calmer ses ardeurs car « les révolutions ne se font que par les élites. Ce sont les bourgeois musulmans qui restaureront la Berbérie ».

Victor Trenga charge tout le monde et n'oublie pas les Juifs. La réunion se termine par la prière musulmane commune. Il n'y a pas de date précise mais toutes sortes d'indices montrent qu'on est au début des années 20.

Chapitre premier – Les fêtes de l'indépendance berbère

Cette fois l'exergue est une citation d'Ibn Khaldoun à la gloire du génie berbère. La projection fictionnelle commence donc seulement au bout de 70 pages : « ...Et des années, des années encore, ont coulé, fleuve incessant, vers le Néant, gouffre sans fond ni plages. [...] Mais combien d'années, dites ? – Que vous importe ? Cent ou mille et une... [...] Une seconde, fatale, féconde ou détruit le travail d'un siècle ».

Les Berbères, endormis de longs siècles, ont été réveillés par la fée « bienfaitrice » et folle « France » et sont remontés « à la lumière du jour ».

V. Trenga détaille avec complaisance et méchanceté les acteurs et les rites de la cérémonie, l'arrivée du citoyen Jonas Cirage, président du Conseil des Ministres dans une machine volante. Il est attendu par les ministres : David Forgeron, Juba Hérisson, Yarbas Lentille et le docteur Job Bouchacourt.

Les manuels scolaires rappellent la victoire de la République berbère contre les Français. Peu à peu s'était formée aussi une confédération des Républiques berbères unies.

Les Berbères rendent grâce à leur Dieu unique, Iakouch.

Sur la place du Cheval du Vieil Alger, depuis quarante ans on change régulièrement le cavalier : l'énumération des élus ne manque pas de saveurs. On ne peut pas dire que Victor Trenga soit un ignorant même s'il a une manière très particulière d'interpréter l'Histoire.

Les Berbères rendent aussi un culte à la déesse Montagne qu'ils confondent un peu avec la Kahéna, leur « Jeanne Darc » : et c'est Félicité Bouchacourt qui joue le rôle de la double reine le jour de la cérémonie.

Chapitre II – Les intrus

Dans ce chapitre, le narrateur dit se refuser à faire le récit de la guerre qui opposa les Berbères à leurs usurpateurs car toutes les

révolutions se ressemblent. Mais tout de même il conte la vengeance atroce qu'ils exercèrent contre leurs ennemis.

V. Trenga se lance aussi dans sa charge préférée : la politique d'assimilation de la France et ses effets par l'école et la propagation de la langue française. On a voulu singer les méthodes débiles de l'Alliance Israélite Universelle utilisant des maîtres autochtones dans différents pays et s'étonnant de ne recueillir que des perroquets et non des penseurs car on peut parler français mais penser français est une autre affaire. Les Berbères ont su prendre le train en marche et dépasser les Français :

Les descendants des nonchalants consommateurs de café maure qui, emmaillotés de burnous serrés comme des linceuls, étendus sur des nattes, mettaient des heures pour humer, en silence, un minuscule verre de thé devinrent des sportsmen émérites et infatigables, remportant toutes les palmes aux concours de football, de lutte, de cyclisme, de boxe.

Dans le même temps, les colons perdaient l'amour de la terre et ne songeaient qu'à leur bien-être. Les Israélites avisés, sentant le vent tourner, étaient partis s'installer dans le royaume de Sion. Mais ceux qui se découvraient des origines berbères restaient. Le narrateur s'attarde aussi longuement sur la violence des Berbères qui alla jusqu'à utiliser les Français survivants pour les disséquer en laboratoire pour découvrir leur spécificité.

Chapitre III- La Réforme berbère

C'est un chapitre entièrement consacré à une longue conférence du Docteur Job Bouchacourt, présentée comme une conversation entre amis, où celui-ci réexplique comment il a fallu tout réformer, parvenir à s'émanciper de la foi primitive de leurs pères, réadapter l'islam à la Berbérie et accepter de considérer l'arabe comme une langue morte, ce qu'elle était depuis longtemps si les Français ne s'étaient pas acharnés à la maintenir artificiellement en vie. Dans le même élan de modernité, les dialectes vétustes sont abandonnés au profit du français, mieux à même d'accompagner le progrès.

La véritable Réforme berbère se produit du jour où le Qorane fut officiellement traduit, commenté, revu, corrigé et enseigné en langue française, dans les établissements de l'Etat. De ce temps, aussi, date la substitution du nom berbère Iakouch au nom arabe Allah pour désigner la Divinité Unique et Suprême...

Le docteur Bouchacourt étale son savoir sur tout ce qui a été transformé dans les us et coutumes, les langues, les religions et les lois.

Chapitre IV – La Réserve

Récupérant leur indépendance, les Berbères ont voulu effacer de leur pays tout ce qui était étranger, en particulier dans la toponymie. Puis ils ont pris conscience que c'était contre-productif car ils effaçaient en même temps les curiosités qui attiraient les étrangers et donc le tourisme.

Depuis *Les Orientales* de Victor Hugo, jusqu'aux *Nouvelles* d'Isabelle Eberhardt, revues et corrigées par M. Victor Barrucand et le citoyen

Vigné (d'Octon) en passant par les *Trois Dames de la Casbah* d'El Hadj Loti, il était devenu impossible pour un Européen, de voir la Berbérie autrement qu'à travers le prisme de l'Orient.

Dont acte : les réserves furent créées pour perpétuer cet Orient (dont on sait que pour V. Trenga, c'est un Orient de pacotille).

Après maints et laborieux échanges de vue on décida l'organisation, sous le contrôle de l'Etat, en divers coins de la Berbérie de "Réserves" analogues à celles qui furent, dans les temps anciens, créées par la généreuse et pratique Amérique pour la sauvegarde et la conservation des débris de la noble race peau-rouge, aux mœurs étranges, si goûtées par les habitués du cinéma et les amateurs d'exotisme⁹.

Plusieurs réserves sont ainsi créées dont il donne l'emplacement ; on avait dû fabriquer de faux palmiers car, avec le progrès, le palmier n'existait plus. On entretenait à grands frais la faune berbère ancienne. Il insère alors les carnets d'un visiteur, Césaire Rennebois, pour plus d'authenticité. Celui-ci rencontre dans la réserve des colons, le père Bono avec son casque colonial, représentant le Colon-de-la-Première-Heure.

Chapitre V – Pages d'un vieux livre

Ici, V. Trenga aborde la question des relations amoureuses et matrimoniales à travers Félicité Bouchacourt qui est, bien malencontreusement, amoureuse d'un jeune étranger de race scandinave. La République berbère interdit les couples mixtes. Mais Félicité tombe sur un livre ancien qui la fait rêver. Dans ses développements délirants, Trenga donne ici toute sa mesure. Félicité revient dans le droit chemin... berbère !

Pour les deux derniers chapitres, assez courts : **Chapitre VI – Une conférences à la Société de Géographie de Berbéropolis** et **Chapitre VII – La chute du Cabinet Cirage-Alacrême**, on sent l'auteur au bout de son imagination. Il invente encore une conférence de Bouchacourt puis son éviction et sa retraite et des péripéties politiques peu intéressantes de Berbéropolis. Le roman tourne court.

La fiction se termine en queue de poisson pour un récit qui n'a pas cherché à créer une intrigue mais à accumuler sa hargne et sa haine contre les Français de la Métropole, les Berbères, l'islam et les juifs. Victor Trenga a été tellement occupé à exposer ses thèses qu'il a écrit un ouvrage où la fiction n'est que l'illustration maladroite de ses obsessions : du même coup, on lit – avec de plus en plus de difficulté – un livre surchargé de discours. L'auteur a une véritable obsession onomastique pour les anthroponymes et les toponymes. Les séquences narrées ressemblent plus à un grand guignol qu'à une fiction dont le but est d'alerter. Il est probable que ce livre n'eut pas de succès étant donné son unique édition.

⁹ On voit ici que le modèle est américain et pas du tout celui des villages nègres des expositions coloniales.

Dans le cadre de cette intervention – mais aussi parce qu’il est inutile de faire de la publicité tardive à ce livre nauséeux –, je n’ai pas souhaité multiplier les citations. La charge discursive est tellement envahissante qu’on pourrait multiplier les renvois. Il suffit de signaler les moyens rhétoriques auxquels l’auteur a recours : humour grinçant, parodie, sarcasmes et racisme, inflation de références masquées. Elles pouvaient sans doute mieux toucher leur cible qu’aujourd’hui.

Si les Arabes en tant qu’ethnie semblent épargnés, c’est parce que V. Trenga n’a aucune inquiétude du fait de leur indolence et de leur paresse et parce qu’ils sont complètement identifiés à leur religion, l’islam qui est absolument insoluble dans les valeurs occidentales.

Sa cible est bien le Berbère. On a vu qu’il a édité auparavant une étude sur « L’âme arabo-berbère » et qu’il se pique d’un savoir – qu’il possède en partie –, sur la civilisation berbère¹⁰. Il me semble qu’à l’époque où il écrit, il guerroye contre le fameux « mythe kabyle », forgé et utilisé par le colonisateur à des fins séparatistes entre les différentes composantes des autochtones d’Algérie, le décret Crémieux ayant déjà fait ce travail pour la population juive algérienne.

On lira avec profit à ce sujet la mise au point de Charles-Robert Ageron¹¹ : l’abbé Raynal en avait jeté les germes, Alexis de Tocqueville enfonçait le clou : « Si le pays des Kabyles nous (est) fermé, l’âme des Kabyles nous est ouverte ». Les difficultés de la conquête de la Kabylie, une fois celle-ci accomplie, vont être retournées en sa faveur : les sèmes du mythe se mettent en place. Les Kabyles sont courageux, ce sont d’anciens chrétiens. Ce sont des paysans sédentaires, travailleurs, économes et commerçants. Citant de nombreux auteurs, C-R. Ageron affirme : « Le vieil idéal assimilationniste avait retrouvé "un bon sauvage" à sa mesure ».

La fin du XIX^e siècle voit les effets du mythe se concrétiser avec le cardinal Lavignerie et la création de son ordre missionnaire, les Pères Blancs et l’influence de l’ethnologue Masqueray sur Jules Ferry et Emile Combes. D’un côté la christianisation ; de l’autre la scolarisation. Paul Bert y va de ses *Lettres de Kabylie* en 1885. Les deux grandes caractéristiques que politiques et publicistes retiendront seront la sédentarité contre le nomadisme des Arabes et toutes sortes de qualités... Remarquons toutefois que la pauvreté des terres que les Berbères occupent n’intéresse pas les colons.

Par ailleurs il est tentant de rappeler certains faits des années 20 qui ont pu influencer Victor Trenga ou du moins montrer qu’il écrit dans une certaine ambiance. D’abord, celle de la colonisation au Maroc dont il déplore qu’elle ne prenne pas le même tour qu’en Algérie et, à ce titre, il attaque plusieurs fois Lyautey. Il ne semble pas néanmoins qu’il ait pu être influencé par la création de la République berbère du Rif par Abd-el-Krim en 1921, la date est trop proche de l’édition de son roman. Par ailleurs, Lyautey et la France n’interviendront réellement dans ce conflit qu’en 1925. On peut penser, par contre, qu’il a adopté (ou trouvé l’écho de ses

¹⁰ Notons que tout l’ouvrage est orné de dessins de sa main, « inspirés de l’art berbère », prévient-il à la fin de la table de matières.

¹¹ Cf. C-R. Ageron, *Les Musulmans algériens et la France*, 1968, Tome I, p. 267 à 298. Aussi, Christiane Achour, *Abécédaires en devenir, idéologie coloniale et langue française en Algérie*, Alger, 1985, p. 85 à 91.

idées) certaines thèses de Louis Bertrand (1866-1941) et en particulier celles qu'il expose dans son essai, *Le Mirage oriental*, édité en 1910. Auparavant, le même auteur avait fait paraître un roman, *L'Invasion* en 1907, où il décrivait la ville de Marseille « colonisée » et submergée par les Italiens.

Quelques citations du *Mirage oriental* de celui qui fut un auteur colonial majeur rappellent des obsessions de V. Trenga.

L'orient de pacotille...

En vérité, c'est nous, bonnes gens d'Occident, qui créons le mirage oriental. Là même où c'est réellement très beau, il faut nos yeux pour s'en apercevoir. Ceux des Orientaux n'en ont cure. La nature, sans âme pour eux, ne les intéresse point. Un arbre qui leur donne de l'ombre, une source qui les rafraîchit, un banc de bois ou une natte pour s'étendre, ils n'en demandent pas davantage.

La saleté de l'Orient...

Taine a écrit quelque part : « Le moyen âge a vécu sur un fumier. » On peut en dire autant de l'Orient d'aujourd'hui. Cette insouciance de l'ordure jointe aux désagréments du climat est, pour l'Occidental qui séjourne en ces pays, une des causes les plus fréquentes d'incommodité et de mauvaise humeur. Tous nos principes d'hygiène y sont scandaleusement bafoués, et ce n'est pas un de nos moindres étonnements que les Musulmans, en général si propres sur eux, acceptent, avec une pareille indifférence, le voisinage de toutes les pestes et de toutes les impuretés.

Enfin, l'inévitable fanatisme religieux...

Nous touchons ici à un sujet brûlant : celui du fanatisme musulman. Il faut bien l'avouer : les entraves religieuses, que nous ne subissons plus, ont gardé, en Orient, toute leur force, et, pour le voyageur qui a étudié les âmes d'un peu près, c'est une inquiétante surprise de constater combien l'Islam est resté, quoi qu'on dise, intact et exclusif dans sa foi.

Oh ! je sais bien qu'en affirmant cela, je vais exciter les protestations indignées de tout ce qu'il y a de Jeunes-Turcs, de Jeunes-Egyptiens, et, ajoutons maintenant, de Jeunes-Tunisiens et de Jeunes-Algériens, en attendant les Jeunes-Marocains. J'ai toujours en mémoire mes conversations avec Moustafa Kamel Pacha, qui, de toute son éloquence, repoussait le reproche de fanatisme adressé à ses coreligionnaires. Sa sincérité était évidente, mais il ne m'a pas convaincu. Je crois encore que tous ses amis et tous ses partisans sont également sincères, qu'ils souhaitent ardemment non pas une transformation, mais une épuration de l'idée religieuse musulmane. Seulement, ils sont un petit troupeau perdu dans la foule, et, s'ils se trompent sur les sentiments de cette foule, n'est-il point de leur intérêt, comme du nôtre, d'en être avertis ?

Les poncifs sur les Kabyles se répètent, la répétition tenant lieu de démonstration. La « kabylophilie » est tenace, en particulier chez les métropolitains. Elle est combattue par plusieurs Français d'Algérie. C'est le cas, au début du XX^e siècle avec l'auteur étudié. Il faut reconnaître que cette « kabylophilie » plus ou moins forte est encore vivace aujourd'hui en France. Quant à l'islamophobie, elle a des racines profondes dans la littérature coloniale d'Algérie.

Bibliographie

Victor TRENKA,

**Sur les Psychoses chez les Juifs d'Algérie*, (thèse médecine, Montpellier)
Hachette Livre-BNF-Gallica

**L'Âme arabo-berbère : étude sociologique sur la société musulmane nord-africaine*,
Homar, 1913

***Berbéroplis – Tableaux de la vie nord-africaine en l'an quarante de la République berbère, Alger, Rives-Lemoine-Romeu, 1922**

**Essai sur les Juifs berbères*, A.F.A.S, 1927

**Un correspondant de révolution. Journal d'un Israélite de Fès (Jacob Niddam), 1908-1909-1910*), en collaboration avec Albert Maitrot de la Motte Capron, Alger, Baconnier frères, 1937. Extrait du "Bulletin de la Société de géographie d'Alger et de l'Afrique du Nord".

Christiane ACHOUR, *Abécédaires en devenir, idéologie coloniale et langue française en Algérie*, Alger, Enap, 1985.

Charles-Robert AGERON, *Les Musulmans algériens et la France*, PUF, 1968, Tome I, Livre IV, chapitre X.

Louis BERTRAND, *Le Mirage oriental*, Librairie académique Perrin, 1910.

Peter DUNWOODIE, dans *Writing French Algeria*, Oxford University Press, 1998.

Seth GRAEBNER, *History's Place: Nostalgia and the City in French Algerian Literature*, Lexington Books, 2007.

Joseph GRIVEL, *La préhistoire chabutée : Glozel (1924-1941)*, L'Harmattan, 2004.

Jean-Robert HENRY, *Le roman de la lutte pour la terre en Algérie* In : *Propriété et société en Algérie contemporaine. Quelles approches ?* [en ligne]. Aix-en-Provence : Institut de recherches et d'études sur le monde arabe et musulman, 2017 (généré le 12 mai 2017). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/iremam/3660>>. ISBN : 9782821878501. DOI : 10.4000/books.iremam.3660.

Résumé

Dans la littérature coloniale française sur l'Algérie n'existe que deux romans d'anticipation. Cet article s'intéresse à celui de Victor Trenga, *Berbéroplis – Tableaux de la vie nord-africaine en l'an quarante de la République berbère*, édité en 1922 et qui prédit l'avènement d'une République berbère... en 1962 !

Notre étude montre que, dans le contexte de l'époque, ce roman d'alerte se dresse contre la politique d'assimilation de la France et contre ce qu'on a nommé « le mythe kabyle », pour que l'Algérie reste une possession française.

Mots-clés

République berbère, Orient de pacotille, pamphlet, islam, défense de l'Algérie française, (XXe siècle).